

En parlant ainsi, il s'est calomnié. Il n'ignorait ni l'Evangile ni Dieu, sa mère lui avait appris à les connaître. Il est plus juste de dire qu'il les avait oubliés et que lorsqu'ils se rappelèrent à lui, il se retrouva chrétien. Ce qui le prouve, c'est qu'il n'y eut en lui aucune transition entre croire et se dévouer. C'est le P. Chocarne qui nous l'affirme. " Le jour de sa conversion, écrit-il, il fut prêtre. " C'est alors qu'à l'improviste il quitte le barreau pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice, cette pépinière de prêtres où si grande était la douceur de vivre que, comme la plupart de ceux qui l'ont goûtée, comme Renan lui-même, il ne l'oublia jamais. Oui, à peine converti il fut prêtre, et à cette remarque si juste de son historien j'ajouterai qu'à peine prêtre, il fut moine.

Dès ce moment, sa manière de vivre, son amour de la solitude, son zèle à évangéliser, son goût pour les missions, les projets qu'il forme afin d'y satisfaire, tout trahit la vocation monastique à laquelle il cédera à la fin de 1837, en décidant non seulement de se faire religieux, mais encore de rétablir en France un ordre détruit et en choisissant celui de saint Dominique.

Ainsi, rien, dans cette vocation, n'est imprévu ni pour nous surprendre, ce qui n'est pas le cas de beaucoup d'autres que nous avons vues se révéler autour de nous et exercer leur influence sur des êtres qu'on ne savait pas préparés à les subir.

Comment naissent-elles, celles-là, et chez la femme comme chez l'homme ? Comment s'emparent-elles au même degré et des âmes viriles et des âmes frêles et tendres, de celles que la richesse et l'éducation semblaient devoir détourner d'une vie d'immolation et de sacrifices et de celles qui se sont formées dans la pauvreté ? Comment les transforment-elles et leur communiquent-elles cette ferveur qui les voue éternellement à la contemplation et à la prière, cette soif de se dévouer à l'enfance, à la vieillesse de se consacrer au soulagement de la souffrance humaine, cette intrépidité qui, en face de périls redoutables, au chevet des malades, devant les morts, pendant les épidémies, sur les champs de bataille, dans les rigueurs du cloître, se révèlent chez la religieuse comme chez le moine ? Pour répondre avec certitude à ces questions, il faudrait pouvoir scruter les consciences. Néanmoins l'expérience du passé permet d'affirmer que, tant qu'on n'aura pas adouci la vie et supprimé la mort, tant que dans les cœurs on n'aura pas tari la poésie, glacé l'enthousiasme et tué la foi, tant qu'on n'aura